L'Arbre de la Vie, le passé recomposé du Colonel Alphonse Rakotonirainy

Avant-propos

Il faut du temps au temps.

Le 30 juillet 1976 nos vies ont basculé à cause d'un accident d'hélicoptère, dans lequel périt époux et père à 42 ans. Ce drame a bouleversé notre vie de famille, notre mode de pensées et nos comportements. Il serait resté un drame familial s'il ne s'agissait pas du Colonel Rakotonirainy Alphonse, Chef de l'État-major général de la défense nationale et des forces armées populaires de Madagascar. Il serait resté un drame familial si on n'était pas en 1976 et au début, à Madagascar, de la mise en place d'une révolution socialo-communiste sans précédent, accompagnée d'une dictature inégalée pour asseoir la cause révolutionnaire : abolition de la liberté, toutes les libertés, répression tous azimut, conditionnement idéologique et appauvrissement du peuple. Même si Ratsiraka Didier se défend aujourd'hui de n'avoir pas été ni communiste ni dictateur, il n'en reste pas moins qu'à son arrivée au pouvoir, l'apprentissage de l'idéologie marxiste-léniniste était obligatoire dans les écoles dès les premières classes. Par ailleurs, en tant que chef de l'État, il ne pouvait pas ne pas avoir été au courant de toutes les exactions commises autour de lui, des arrestations arbitraires, des tortures, des enquêtes bâclées. Au tribunal de l'histoire, il ne pourra pas chasser sa responsabilité d'un revers de main.

Les accidents, décès et disparitions suspects de personnalités sont légions durant cette période. Trop nombreux tout d'un coup pour qu'on ne pense pas à des hasards ! Les rumeurs circulent alors sans jamais être démenties ou dénoncées. La série noire avait commencé le 3 juillet 1974, par un accident d'avion dans lequel Rajaonarisina Alfred, Boemare Paul Albert, Vally Martin Jean Baptiste et Zafimahova Jean d'Albert trouvèrent la mort, tous des ingénieurs des mines et du pétrole. Le 11 février 1975, ce fut l'assassinat du Chef de l'État, le Colonel Ratsimandrava Richard, fraîchement nommé une semaine auparavant, et précédé le 22 septembre 1974 par le meurtre de son ami et conseiller, le Dr. Hannes Kamphausen, ethnologue allemand, retrouvé mort sur une plage de Sambava au Nord-est de l'Ile. Le Colonel alors ministre de l'intérieur avait fait autopsier son corps une semaine après l'enterrement et découvrit qu'il n'était pas mort noyé. Les rumeurs disaient que Kamphausen devait être aussi dans l'avion qui s'est écrasé le 3 juillet 1974. Avec l'accord de la Fondation Frederich Ebert, le Dr Kamphausen faisait des recherches sur le fokonolona (« cœur du peuple » en traduction littérale mais surtout organisation sociale basée sur un principe d'entre-aide constante) et découvrait que ces entités se heurtaient, s'opposaient à de puissants intérêts étrangers et à la bureaucratie qui craignait de perdre ses privilèges. Le crash de l'Alouette III dans laquelle se trouvait mon père et six autres personnes a eu lieu le 30 juillet 1976. Parmi les victimes, se trouvait également le Colonel Rakotomalala Joël, premier ministre. Quelques mois plus tard, le 11 septembre 1976, les bureaux de ce dernier, au Palais d'Andafiavaratra, furent ravagés par un incendie. La rumeur disait alors que la mort de Rakotomalala Joël avait soulagé plus d'un et que des dossiers gênants devaient disparaître dans l'incendie de son bureau, sans se soucier de la nature historique du monument, édifié en 1872 pour servir de bureaux à Rainilaiarivony, premier ministre des dernières reines de Madagascar (Ranavalona II et Ranavalona III), avant la colonisation. On disait également que depuis plusieurs mois, Ratsiraka prenait des décisions et donnait directement ses ordres aux ministres, en court-circuitant son PM. Dix ans plus tard, en 1986,

un DC-3 s'est écrasé à Ampamoizankova dans le Vakinankaratra, toujours, où périrent, entre-autres le Contre-amiral Sibon Guy, ministre de la Défense et le Colonel Andrianasolo Hubert, directeur général de l'OMNIS (Office Militaire National pour les Industries Stratégiques).

Le Colonel Rakotonirainy Alphonse n'était ni un comploteur manipulable ni fondamentalement pro-soviétique, ce qui pouvait également gêner la révolution. En effet, la révolution n'avait cure de voix discordante, aussi faibles soient-elles. L'article 36 du Titre I de la Constitution de la 2ème République, ne dit-il pas clairement « l'État punit avec la plus grande sévérité quiconque nuit, par son fait ou son omission, aux objectifs de la révolution ». L'État ici, sous-entend le chef de l'État qui s'est octroyé le pouvoir absolu, seul juge de ces faits et omissions. Cet article faisant écho à l'article 16 de la Charte de la révolution socialiste : «Quiconque abuse des libertés constitutionnelles ou légales pour combattre la révolution, entraver l'avènement de l'État socialiste, violer la Constitution, porter atteinte aux intérêts de la collectivité, mettre en danger l'unité de la Nation, encourt la déchéance de ses droits et libertés ». La pensée unique du guide suprême était en marche, et aucune autre n'était tolérée. Il fallait adhérer totalement à l'idéologie du Boky mena sinon on était ennemi de la Révolution. L'Armée étant au cœur de l'État et pilier de la révolution, il était donc primordial que son chef soit totalement aux ordres du grand timonier. Celui-ci d'ailleurs, s'était réservé le ministère de la défense et des forces armées pour bien avoir la main mise sur tous les militaires. Que « l'accident » de l'Alouette III de 1976 soit d'origine mécanique, humaine ou criminelle, qu'importe, il survient opportunément car pour toute belle révolution, son édification avait besoin du sang immaculé de martyrs pour exalter le patriotisme du peuple, qui va ainsi, et comme un seul homme, s'unir dans la douleur, en ce moment tragique de la vie de la Nation. Dans ce contexte, le drame familial devient alors national.

Ce livre n'est ni une œuvre historique ni universitaire et encore moins politique. C'est l'hommage d'une fille à son père, un devoir de mémoire pour la famille et les amis que ce drame a laissé orphelins d'un être exceptionnel. Quelques-uns ont accepté de faire des témoignages que l'on retrouvera tout au long de cet ouvrage. Quarante ans après sa mort, leurs souvenirs et leurs émotions sont restés intacts. Certains témoignages datent de 1996, pour le 20ème anniversaire de la commémoration de sa mort où un livret et un film ont été réalisés. Quelques personnes ont refusé de témoigner, trouvant que c'est une histoire du passé et qu'il faut laisser les morts dormir en paix, un comportement profondément malgache. En annexe, sont ajoutés des témoignages en malgache, dont la traduction se retrouve dans le corps du texte. Certaines informations fournies dans ce texte proviennent, pour certaines, de mes souvenirs, pour d'autres, de recherches bibliographiques et beaucoup ont été puisées dans les correspondances, notes et dossiers laissés par mon père. Comme il était très méticuleux, il a soigneusement gardé même les brouillons de ses correspondances et interventions officielles. Malgré le vol et la destruction de plusieurs de ses dossiers lors de notre expulsion manu militari de la maison de fonction où on habitait, plusieurs documents ont survécu. Le fait que je les ai retrouvés, est pour moi un signe pour m'inviter à reproduire ici, certaines idées de mon père sur sa conception de la Vie et de l'Armée. En cette période où l'Armée malgache se cherche après tant de turpitudes politiques, ces textes de mon père sont là pour rappeler le dessein de ceux qui ont fondé cette Armée dont il faisait partie. Il répétait toujours : « une Armée pour la défense nationale mais surtout une Armée dont le principal ennemi est le sous-développement et contre lequel elle doit conduire la bataille pour développer deux secteurs fondamentaux : le secteur social et le secteur économique ». Oui, exceptionnel il fut et son destin aussi. Dès sa sortie de Saint-Cyr, en 1960, il est affecté en Algérie dans un bataillon de Chasseurs Alpins. Mais Madagascar venait d'avoir son indépendance et bien que promis à une brillante carrière au sein de l'Armée française, c'est avec un grand honneur et un bel enthousiasme que ce patriote authentique, est rentré dans son

pays d'origine pour rejoindre la nouvelle Armée malgache à l'appel du Colonel Ramanantsoa Gabriel. Son destin était alors scellé avec celui de cette jeune armée qu'il construira avec d'autres Saint-Cyriens. Il s'investira beaucoup pour cette armée pour en faire une armée digne de ce nom et en y apportant un côté social très apprécié par son entourage.

Dans ce livre, j'ai tenté de dresser un portrait de Rakotonirainy Alphonse, pour essayer de comprendre son parcours, ses choix, et éclairer en conséquence une partie de l'histoire de cet « accident » qui lui a coûté la vie. C'est volontairement que j'emploie parfois la première personne pour remettre les évènements dans un contexte plus personnel, plus intime car il ne s'agit pas de la biographie d'un être qui m'est étranger, aussi Rakotonirainy Alphonse reste bien le personnage principal de ce livre. Par ailleurs, c'est le portrait d'un homme avant tout que je désire brosser. Rakotonirainy Alphonse était d'abord un homme avant d'être un officier et il le restait même quand il était en commandement. Quel intérêt de faire le portrait de Rakotonirainy Alphonse ? Parce que sa vie représente une partie de l'histoire de l'Armée malgache, sa vie et sa mort revêtent donc une dimension historique car après cet « accident » qui lui a coûté la vie, bien des choses ont changé dans l'Armée et dans l'histoire du pays en général. Parce que, secundo, ce fut un homme atypique, militaire mais réfutant la guerre, d'une très grande culture générale, aussi bien littéraire que scientifique, polyglotte, et humaniste. Tous ceux qui ont connu Rakotonirainy Alphonse vous diront la même chose de sa simplicité, de son sens de l'humour, de son charisme et de sa compétence en bien des domaines. L'homme était aussi particulier car c'était un grand artiste, dessinateur et peintre, un mélomane averti, amoureux du jazz et de musique classique. Rakotonirainy Alphonse était très attaché aux traditions malgaches et à la langue malgache qu'il essayait de respecter au mieux, et dans ce souci du détail, les noms malgaches qui apparaissent dans ce livre sont écrits selon l'usage malgache : le nom suivi du prénom « anarana sy fanampin'anarana ».

Ce livre ne pouvait pas se faire plus tôt. Il fallait du temps au temps.

Aujourd'hui, j'ai assez de recul pour regarder en arrière, examiner le passé à tête reposée et avoir une vision moins passionnée sur certains évènements. Des questions surgissent alors concernant « l'accident » mortel. Beaucoup de questions, de silences et de non-dits aussi. Les réponses ne sont pas ici car je ne les connais pas. J'espère alors qu'à partir de ce livre, elles réveilleront la mémoire de certains et trouveront enfin des brins de réponses. « Teny zato, kabary arivo, fa iray ihany no marina » (cent paroles, mille discours, un seul est vrai). Rien n'est pire que d'être confronté à un mur de silence. Il n'est pas question ici de polémiquer mais juste de témoigner. Cependant je m'attarderai plus longuement sur cet accident mortel puisqu'il est la pierre angulaire de cette vie raccourcie. Malgré un plan bien dessiné, les souvenirs surgissent au gré des lignes et s'immiscent parfois au milieu des paragraphes pour illustrer les propos : la mémoire est aux ordres du cœur. Il y a beaucoup d'éléments entremêlés dans ce livre (armée, politique, vie privée, vie de la nation) qui semblent au premier abord un mélange complexe, mais qui reflètent bien la vie d'un homme, témoin de son époque et qui plus est, avait d'importantes responsabilités nationales. Il est difficile de parler des êtres qui ne sont plus là, et qui nous sont chers. L'exercice est périlleux, nos mémoires ont faibli avec le temps, alors je tiens à remercier tous ceux, nombreux, famille et amis, qui ont bien voulu apporter leurs souvenirs et leurs témoignages, pour que ce livre ne soit pas uniquement celui d'un seul regard, le mien, et qui pourrait être faussé par des émotions encore vives et présentes. Merci aux Saint-Cyriens de la Promotion Bugeaud, qui ont fouillé dans leurs archives pour me donner leurs photos et plus particulièrement à Georges Butor qui m'a autorisé à reprendre ici dans son intégralité son texte sur le PPESMIA (Peloton préparatoire à l'école spéciale militaire interarmes) qu'il a écrit pour le livre du cinquantenaire de la Bugeaud.

Le culte du souvenir occupe une place importante dans les traditions saint-cyriennes, mais aussi malgaches, cet idéal auquel Rakotonirainy Alphonse était attaché. Et c'est aussi dans cet esprit que nous, famille et amis, lui disons : « Jamais nous avons oublié, et jamais nous n'oublierons ». Les proverbes malgaches disent : « Ny maty tsy tena maty raha mbola misy velona tsy manadino » (les morts ne sont vraiment morts que lorsque les vivants les ont oubliés) et « ny maty indray mandeha, leo ihany ; fa ny maty indroa no tsy tanty (mourir une fois, va encore, mais mourir deux fois, ce n'est plus supportable).
« Est-il vraiment facile d'oublier ? La montagne noire de l'oubli existe-telle réellement ? Je voudrais bien la trouver, mais mes efforts restent vains » (Rakotonirainy Alphonse, 4 avril 1962).